

Les entraves qu'opposait son père à son amour pour Frédéric Daubray jetaient parfois sur cette beauté et sur cette grâce un voile de tristesse, mais il y avait dans cette tristesse même quelque chose d'enthousiaste, d'énergique, le sentiment d'une force intérieure, d'une passion persévérante, qui devait finir par triompher des obstacles.

Maintenant qu'Ermance était la femme de l'homme qu'elle avait choisi, cette anxiété passionnée, ces alternatives d'agitation latente et de calme apparent, au lieu de se dissiper, n'avaient fait que changer de caractère. Ses yeux brillaient d'un feu presque maïadif qu'elle s'efforçait en vain de comprimer. Elle regardait tantôt la pendule, tantôt les personnes groupées autour d'elle, tantôt la porte du salon, où elle paraissait attendre quelqu'un qui n'arrivait pas. L'accueil qu'elle me fit se ressentit de ces dispositions inquiètes. Après m'avoir reçu avec une expression de joie et d'amitié exagérée, elle retombait dans sa distraction, et ne répondait plus que par monosyllabes aux paroles que je lui adressais. Je crus devoir lui demander si je ne verrais pas son mari, et si je ne pourrais pas la prier de me présenter à lui. — Le général Daubray est au spectacle, me répondit-elle sèchement et avec une fiévreuse insouciance sur laquelle je ne pouvais m'abuser.

À la fin, vers onze heures, M. Daubray rentra. Il y eut entre le mari, la femme et quelques intimes un échange de plaisanteries sur son absence, mais on ne plaisantait que du bout des lèvres, le sourire se figeait sur toutes les bouches. Ermance me présenta, et une demi-heure après je sortis.

Cette soirée me laissa une impression dont j'aurais dû me défier davantage, car elle répondait à toutes mes secrètes faiblesses. Il était évident pour moi qu'Ermance n'était pas heureuse; ses mécomptes, sa mélancolie, étaient un dédommagement pour ma vanité.

En retournant dans ce salon, je remettais le pied dans ce monde, dans cette vie de Paris d'où je me sentais exilé et cette reprise de possession m'était d'autant plus facile que madame Daubray ignorait que je fusse marié. Enfin, je me promettais chez elle un des plaisirs les plus vifs que puissent goûter les hommes qui me ressemblent, le plaisir d'observer.

J'allai donc assez souvent chez Ermance, sans en parler à Delphine, trop simple d'ailleurs et trop naïve pour être jalouse. Il est vrai (car je ne voudrais pas vous sembler trop coupable) que je me croyais guéri de mon ancienne passion; que j'avais chargé cet amour-propre dont je vous parle de veiller sans cesse à la porte de mon cœur pour empêcher mon amour d'y entrer, et que je comptais n'aller chez madame Daubray que pour retrouver quelques-unes de mes impressions mondaines, respirer de nouveau une atmosphère de civilisation et d'élégance, et me faire à moi-même un chapitre de roman psychologique, en étudiant la position respective d'Ermance et de Frédéric. La prévision était chimérique; mais, à cette époque, je ne chassais pas encore aux chimères!

Je n'eus pas besoin d'une bien grande clairvoyance pour analyser le général Daubray. C'était tout simplement un bon militaire et un homme à bonnes fortunes, dont la double spécialité avait été réduite à l'état de sinécure par la chute de Bonaparte et par le mariage.

Jugez quel plaisir pour moi, type de cette génération rêveuse qui a suivi les hommes d'action, pour moi, chez qui l'intelligence et surtout l'imagination surpassaient la volonté, de prendre en flagrant délit d'abaissement et d'infériorité relative un de ces héros de champ de bataille et de boudoir, brodés, dorés sur tou-

tes les coutures, harnachés de gloire, de bravoure et d'uniformes, et qui, pendant quinze ans, avaient eu le monopole de toutes les préférences féminines! Quel bonheur de voir ce Lovelace à grains d'opinarde tout dépaycé, tout penaud de n'avoir plus de coups de sabre à donner, de ville à conquérir, de cœur à prendre d'assaut, ne sachant plus que faire de son temps, complètement dépourvu d'idées, enfermé dans sa félicité conjugale comme dans une cage, et incapable d'apprécier la femme supérieure qui s'était donnée à lui!

Cette étude, cette revanche d'un amoureux éconduit, n'était peut-être pas bien criminelle, mais il m'arriva ce que j'aurais dû redouter. Afin de mieux étudier le mari, je revoyais trop souvent la femme, afin de mieux constater que Frédéric s'absentait presque tous les soirs, probablement pour courir les coulisses ou porter à quelque beauté équivoque ses hommages, las d'oisiveté, j'arrivais chez Ermance, et chaque jour ravivait auprès d'elle mes émotions d'autrefois.

Comme je me figurais n'être qu'observateur, je ne m'effrayais pas de cet attrait à qui il avait fallu plusieurs années pour s'éteindre et à qui il ne fallait que quelques heures pour se réveiller. Je ressemblais à ces cochers confiants qui se vantent de pouvoir retenir des chevaux fougueux, sous prétexte qu'ils connaissent la route, et qui ne prévoient pas que leurs connaissances topographiques n'empêcheront pas les chevaux de s'emporter.

Ce fut sous l'empire de ces illusions, où s'abritaient également ma conscience et mon cœur, que je passai, chaque semaine trois ou quatre soirées chez Ermance.

Elle aussi fut dupe d'elle-même. Toujours éprise de Frédéric, trouvait dans ses inquiétudes, dans sa jalousie, un nouvel aliment à son amour, espérant ramener son mari à l'aide de cette tactique si souvent employée, et qui consiste à redevenir séduisant pour l'homme qu'on aime en se faisant coquette pour l'homme qu'on n'aime pas, madame Daubray ne voulait d'abord que piquer au jeu le général, et lui prouver que ses regards et ses sourires n'avaient rien perdu de leur magie.

Je prévoyais cette opération stratégique, et je me regardais comme suffisamment prémuni contre elle, par mon amour-propre d'abord, ensuite parce que je me croyais sûr de la déjouer en la devinant.

Ainsi, nous nous trompions l'un l'autre, apaisés nous étions trompés nous-mêmes. Jalouse, elle s'imaginait se servir de moi pour reconquérir l'amour de son mari; vaiteux, je me flattais de ne jamais m'engager trop fort dans cette partie hasardeuse dans ce drame intime, ce drame à trois, tel qu'il s'en est joué si souvent.

(A CONTINUER.)

## INFORMATIONS

À partir d'aujourd'hui (12 octobre 1882) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: un an \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

À six agents 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrangement immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même le file complet (broché) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>, Éditeurs,

Boîte 1986, Bureau de Poste.

St-Thérèse, Montréal